

sée d'un sensualisme de fraîche date, la plupart des grandes organisations mondaines tombent sous cette rubrique.

Voyez le théâtre, le plus séduisant et le plus en vogue des passe-temps modernes, à en juger par le nombre des édifices et l'affluence de la foule aux diverses représentations. J'ignore si l'on a fait des coupures aux récents drames affichés par le Théâtre National Français, (*L'âne de Buridan, Le Roi, Le vertige, Les requins.*) Mais je sais qu'il eût fallu les mutiler singulièrement pour en faire des pièces convenables. Ces œuvres furent écrites pour la scène de Paris, à l'intention d'un public blasé ou corrompu lui-même, et qui ne va sûrement pas au théâtre pour y voir évoluer des financiers honnêtes, des politiques intègres, des couples unis et des jeunes filles soumises. Mais voyez l'anachronisme et voyez l'anomalie. Des opéras, drames ou comédies, construits en vue de plaire à une société incroyante et avancée comme l'élément parisien, et transportés subitement, et sans autre transition que six jours de traversée, dans une ville comme Montréal, où l'on se targue à bon droit de croyance religieuse, de pratique religieuse et d'austère moralité. Et calculez l'effet de cette soudaine révélation d'une vie sociale en soi répugnante, je l'avoue, mais peinte avec tant d'art, de finesse et de verve qu'elle finit par apparaître en beauté, surtout si l'on joint au talent des auteurs celui des interprètes et cet ensemble de circonstances qui rend un public de théâtre volontiers tolérant, volontiers optimiste, volontiers faible, en tout cas, et comme toujours, beaucoup mieux disposé à subir l'influence du mal que la contagion du bien. Sans doute, le danger variant avec les individus, on ne saurait appliquer à tous les mêmes restrictions et les mêmes défenses. L'expérience de la vie, l'âge et le caractère d'une personne diminuent considérablement le péril occasionné par une peinture exacte de la société mondaine. Mais ici, je le répète, il faut se garer de l'habitude qui se confond presque toujours avec l'excès. Et John Ruskin, qui se plaisait à donner aux femmes ce que j'appellerai des conseils de beauté, écrivit un jour à leur intention : " Ne recherchez jamais les divertissements, et vous serez toujours prêtes à être diverties. La plus petite chose contient en elle de quoi jouir, le plus modeste horizon revêt un charme et le moindre mot contient de l'esprit, lorsque les mains sont occupées et que le cœur est libre. Mais si vous faites de l'amusement le but de votre vie, le jour vien-